

1939-1941

Julio VICEÑA

*Un témoignage très complet
sur la vie quotidienne au camp de Gurs*

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 22 (juin 1986), p. 5 et 6 ; n° 23 (septembre 1986), p. 4 et 5 ; n° 24 (décembre 1986), p. 9 à 11.

(texte dactylographié recueilli par
Claude LAHARIE en février 1976)

Julio VICEÑA est retourné aujourd'hui dans sa province basque où il a retrouvé sa famille et son pays.

Dans les premiers jours du mois de février 1939, l'offensive des troupes fascistes espagnoles, italiennes et allemandes brisait le dernier dispositif de défense des forces de l'Armée Populaire de la République Espagnole.

Fuyant le siège de l'ennemi, plus de 500 000 personnes franchirent la frontière franco-espagnole. Pour la plupart, c'étaient des soldats, des chefs et officiers de l'Armée de la République, mais il y avait aussi des dizaines de milliers de femmes, d'enfants et d'hommes d'un certain âge.

Décrire les innombrables vicissitudes et souffrances serait interminable. Durant quelques jours des files ininterrompues serpentaient sur les routes de Rousillon qui allaient de la frontière jusqu'au sable des plages de la région. Nous étions conscients des nombreux problèmes que nous posions aux autorités françaises de l'époque. L'implantation, en l'espace de quelques jours, de plus d'un demi-million de personnes en territoire français constituait un problème très sérieux et difficile à résoudre. Les autorités françaises décidèrent de regrouper tous les hommes sur les plages d'Argelès, de Saint-Cyprien, du Barcarès, etc. Les femmes et les enfants furent conduits à l'intérieur du pays vers des manoirs, des forts appelés "refuges".

C'était là un des drames les plus douloureux vu que cela entraînait la séparation forcée de centaines de familles. Les plages citées plus haut reçurent à partir du 9 février 1939 des hommes par centaines de mille. Allongés sur le sable, sans abri, couverts avec les rares couvertures que nous possédions, pluie, grêle et neige nous tombaient dessus. Sans qu'aucune mesure d'hygiène ou de salubrité fût prise, nous étions entourés d'un double réseau de barbelés et surveillés par une garde renforcée par des soldats sénégalais armés de fusils mitrailleurs placés en des endroits précis de la plage.

Plus de 15 jours passèrent sans qu'aucune cuisine fonctionnât. La seule nourriture que nous recevions, c'était le pain que nous apportaient des camions militaires et que les soldats nous lançaient par dessus les barbelés en nous criant: "un pain pour quatre!"...

Nous étions pleins de poux et de gale. Dans ces conditions se déclara une forte épidémie de colite qui causa des ravages: les hommes d'un certain âge succombèrent par dizaines. Beaucoup de blessés de guerre, à défaut de soins, moururent à même le sable. Nous nous demandions alors, sans méconnaître les difficultés de la situation, pourquoi les autorités françaises ne mettaient pas à notre disposition des bâches pour nous abriter, des médicaments pour lutter contre la colite et soigner les blessés, ou du bois pour construire des baraquements. La main-d'oeuvre était sur place mais aussi des médecins pour soigner malades et blessés.

Avec une rapidité certaine, des haut-parleurs puissants furent installés pour inviter les jeunes à s'engager dans la Légion en présentant les avantages acquis

et ceux à acquérir, et pour exercer une forte pression sur toute cette population prête à retourner en Espagne, même avec le risque d'être fusillée par les autorités franquistes. Quel fut le nombre des victimes? Il est difficile de le chiffrer...Des centaines...?

Pour l'anecdote, je signale que les habitants des villages voisins des plages, protestèrent et empêchèrent l'inhumation dans leurs cimetières des morts de ces plages parce que nous étions "rouges". Bien des morts furent enterrés dans les vignes proches des plages!...

Tels sont les faits dans leur exactitude, sans aucune exagération! J'ai vécu cette période du 9 février 1939 jusqu'au mois d'avril de la même année sur la plage de Saint-Cyprien.

En avril 1939, des contingents de milliers d'hommes quittèrent les plages pour les camps construits à l'intérieur du pays. Le Gouvernement basque en exil qui avait alors son siège à Paris, en accord avec les autorités françaises, prit à sa charge de rassembler tous les Basques dans un même camp. Ce camp fut GURS. En Basque que je suis, je fus l'un des premiers à arriver au camp de Gurs avec un contingent de Basques dans la première dizaine du mois d'avril 1939 et on nous installa dans le premier îlot du camp: l'îlot A.

Pour l'anecdote, j'ajouterai que l'on nous donna pour le voyage une boîte de sardines à l'huile et un morceau de morue en plus du pain. A l'arrivée au camp, on avait coupé l'eau et tout le contingent était assoiffé par la morue. Il y eut alors une violente protestation qui nous amena à briser les barbelés pour aller au poste de commandement français pour réclamer de l'eau. L'intervention opportune du curé basque IÑAQUI permit de trouver une solution qui calma les esprits.

Les caractéristiques du camp de Gurs étaient les suivantes: c'était un camp divisé en îlots séparés par un chemin qui allait d'un bout à l'autre du camp. Chaque îlot portait une lettre: A, B, C, etc.. Au début, les îlots étaient séparés par un double réseau de barbelés et gardés par des gendarmes à la porte. Toute communication entre îlot était ainsi rendue impossible et il était fréquent de trouver séparés des pères de leurs fils, des frères entre eux ou des amis d'un même village ou d'une même ville. Chaque îlot, si ma mémoire est bonne, comprenait quatre files de cinq baraquements soit au total 20 baraquements. Chacun abritait 50 personnes, et l'îlot 1 000. Les baraquements étaient construits en bois, avec un toit enduit de goudron. A l'intérieur, ils étaient vides: pas une table, pas une chaise, pas un banc. Chacun avait un coin où il mettait la pailasse pour dormir. Plus tard, avec des morceaux de bois que nous prenions aux cuisines, des fils de fer, des cordes et autres matériaux de fortune, nous confectionnâmes peu à peu des grabats et des étagères pour mettre les rares objets personnels. Il y avait l'électricité dans les baraquements mais pas de chauffage.

L'organisation était la suivante: dans chaque îlot, il y avait un chef espagnol qui en général occupait ses fonctions dans l'Armée de la République. Ces chefs d'îlots étaient en relation directe avec le commandement français du camp. Chaque baraquement avait un chef en relation directe avec le chef d'îlot. Les îlots basques étaient au nombre de quatre, c'est à dire portaient les quatre premières lettres de l'alphabet. Il y avait les îlots du camp des "internationaux". Je ne me souviens plus du nombre. Les Internationaux étaient les hommes des Brigades Internationales de l'Armée de la République. Il y avait aussi le camp de "l'aviation" c'est à dire des îlots occupés exclusivement par les anciens du Corps de l'Aviation. J'ignore aussi leur nombre. A cette période, fin mai, le camp de Gurs était entièrement plein et les chiffres que l'on donnait atteignaient quelque 18 000 hommes.

ELEMENTS D'HYGIENE

On installa un bon service de désinfection unique qui nous permit de nous débarrasser des poux. Un seul service de douches pour tout le camp était très insuffisant et il fallait s'inscrire pour arriver à se doucher une fois par mois. Dans chaque îlot, un seul point d'eau qui comprenait une vingtaine de robinets avec les bassins correspondants pour laver le linge. Nous ne pouvions compter sur l'eau qu'à certaines heures du jour. Nous souffrions beaucoup du manque d'eau, tant et si bien que dans presque tous les îlots, nous creusâmes des puits pour suppléer au manque de ce liquide.

Pratiquement, il n'existait aucun égout dans le camp. Pour faire nos besoins, on nous installa une sorte d'échafaudage où l'on accédait par une petite échelle et dessous étaient placés de grands chaudrons. Tous les matins, les équipes de service parcouraient le camp avec un petit train, ramassaient les poubelles pour les vider et les remettre à leur place. Ce petit train devint populaire dans le camp: nous l'appelions " le train de la merde".

On changeait la paille des couchettes une fois par mois. Les rats rendirent le camp de GURS fameux. Il y eut une véritable invasion. Ils détériorent les habits et autres objets des réfugiés. Certains de ceux-ci mangeaient en une seule fois la ration de pain quotidienne de 500 grammes pour ne pas rester avec le pain sous le bras, y compris en dormant! Une nuit, les rats attaquèrent deux réfugiés qui se trouvaient dans le quadrilatère (baraquement disciplinaire). Quand les soldats en faction accoururent aux cris, les punis, exténués, avaient les mollets horriblement mordus.

Le seul petit linge que nous reçûmes, comme d'ailleurs quelques objets de toilette (brosse à dent, dentifrice, savon, peignes) provenaient de nombreux comités d'aide de la majorité des pays d'Europe et d'Amérique du Sud. Quant aux couvertures, nous n'avions que celles que nous pûmes amener d'Espagne.

En automne 1939, quand commencèrent à tomber les pluies, le camp se changea en un bourbier insupportable.

SANTE

A notre arrivée au camp, nous dûmes tous nous soumettre à une vaccination obligatoire. Dans certains îlots, il y avait de petites officines tenues par des infirmiers ou des médecins réfugiés, avec des moyens matériels très insuffisants. Pour les cas graves, il y avait le baraquement-hôpital, appelé "Hôpital central" avec une trentaine de lits dont étaient responsables des médecins réfugiés et des infirmiers. Dans les cas les plus graves, les interventions chirurgicales, etc, les malades étaient évacués sur les hôpitaux de la Région, en général à PAU. Quelques blessés furent évacués vers une clinique de BIARRITZ appelée "la Roseraie". Deux fois par mois, il y avait une distribution de citrons pour frotter les gencives ou l'hygiène de la bouche. Au total, les services sanitaires en général étaient évidemment insuffisants.

NOURRITURE ...et CHÂTIMENTS !

La nourriture, pour les deux premiers mois, était rare et nous souffrions franchement de la faim.

Les châtiments étaient fréquents. Au centre du camp, il y avait un chemin cimenté qui le traversait d'un bout à l'autre et que seuls les soldats et les gendarmes empruntaient, c'est-à-dire le personnel français en service dans le camp. Les réfugiés venaient par dessous les barbelés ramasser sur ce chemin les mégots que les soldats et les gendarmes jetaient: celui qu'ils surprénaient recevait une bastonnade et se retrouvait dans le "quadrilatère" (baraquement disciplinaire). Des dizaines d'hommes furent punis pour ce "délit". Autre genre de châtiment en vigueur, c'était la punition collective. Quand un barbelé était coupé ou qu'une installation était détériorée ou pour toute autre cause jugée par les autorités françaises comme un délit, on nous supprimait le café du matin jusqu'à ce que se présentassent les auteurs du prétendu délit. Comme les présumés coupables ne se présentaient jamais, nombreux furent les jours où nous nous passâmes de café.

CAMPAGNE DE PRESSE: AMELIORATIONS...

Dans cette période d'avril-mai 1939, une campagne de presse en faveur des réfugiés espagnols des camps fut lancée. Le problème fut même discuté à l'Assemblée Nationale. Je ne sais pas s'il y a une relation de cause à effet mais la réalité fut qu'une commission militaire vint pour inspecter le camp. Après sa visite, nous remarquâmes un grand mieux. La nourriture s'améliora en quantité et en qualité. On nous apporta des matelas pour dormir. La circulation à travers tous les îlots fut autorisée, ce qui permit la réunion des frères, des pères et de leurs fils, des amis et des concitoyens. En résumé on pouvait circuler dans tout le camp. Nous constatâmes vraiment une grande amélioration.

Dans chaque îlot, il y avait un service de cuisines. Dans chaque baraquement étaient nommés deux responsables qui étaient chargés de l'entretien intérieur et de la distribution de la nourriture. Ces deux hommes allaient chercher à la cuisine les rations correspondantes et ensuite les distribuaient. Il n'y avait pas de salles à manger!..Chaque semaine venait la relève pour le service. Durant les deux premiers mois on s'efforça constamment pour trouver la meilleure installation possible.

VIE ARTISTIQUE ET INTELLECTUELLE

Par la suite virent le jour, peu à peu, les fameux baraquements de culture qui jouèrent un grand rôle dans la vie intérieure du camp. Parmi les réfugiés de Gurs, toutes les professions étaient représentées: artistes, musiciens, écrivains, professeurs, instituteurs, médecins, avocats, etc. Dans chaque îlot, pratiquement, on organisa un baraquement de culture, pour des cours de culture générale, pour apprendre la langue française, pour organiser des veillées théâtrales et des compétitions sportives. Le matin, avant le café, pour tous les volontaires on faisait une demi-heure de gymnastique. De neuf heures et demie à onze heures et demie du matin, il y avait cours pour tous ceux qui le voulaient. A midi, le déjeuner. L'après-midi, l'animation régnait sur le terrain de sports que les réfugiés eux-mêmes construisirent: il y avait un terrain de foot, une piste pour l'athlétisme, un terrain de basket, de volley, etc. On organisa des rencontres entre Basques, Internationaux, Aviateurs, etc. Ce terrain de sports n'était praticable que par beau temps: par temps de pluie, c'était un bourbier!

Un grand orchestre fut constitué, sous la direction de Régino Zoroabal, de Saint Sébastien. Quand des contingents partaient au travail (Compagnies de travail) l'orchestre les saluait en musique. Tous les soirs nous avions pratiquement un spectacle: tantôt un concert, tantôt des variétés ou encore du théâtre. Le 14 juillet 1939, jour de la Fête Nationale française, eut lieu sur la scène édiflée sur le terrain de sports, un grand festival qui dura tout l'après-midi, en présence du Préfet et d'autres autorités du Département.

On fit des expositions de peinture, de sculpture, d'objets de toutes sortes fabriqués dans le camp avec des moyens matériels incroyables. Une exposition de tous les travaux exécutés dans le camp de Gurs fut donnée dans de nombreux départements et grandes villes de France. Toute cette activité se développa avec des moyens de fortune divers et sans aucune aide de la part des autorités françaises.

COMMERCE, TROC, MARCHÉ NOIR...

Dans l'un des îlots du Camp des Internationaux, il y avait un baraquement-épicerie où l'on trouvait les produits indispensables et qui était tenu par le personnel des Internationaux. Un camion qui venait tous les jours le fournissait. Je ne crois pas que les Français voisins du camp aient fait fortune avec nous: en effet, dans l'immense majorité, nous étions sans un sou!...

Sur ce point précis, nous ne pouvons savoir ce qui s'est passé dans les jours qui suivirent le passage de la frontière. Des centaines de véhicules de toutes sortes, dont nombreux chargés d'objets divers, des centaines de chevaux, de mules, etc., restèrent dans les champs proches des plages en territoire français. Où alla échouer une partie de tous ces biens?... Sans exagérer sur ce sujet, les objets qui avaient une valeur réelle furent récupérés dans des endroits différents que, personnellement, j'ignore. Il est vrai que sur les plages du Roussillon, dans les premiers jours de grandes privations, naquit un marché noir où l'on échangeait des objets de valeur comme des montres, des bagues, des bijoux de toute espèce, du linge,

etc.,...contre un pot de lait,une tablette de chocolat ou un pain. Cet échange se faisait entre réfugiés mais aussi avec les soldats et les gendarmes français! Dès lors,tous les jours,des camions de l'extérieur venaient aux plages avec des vivres de toutes sortes pour les vendre. Se fit-il des fortunes ? Je ne suis pas en mesure de l'affirmer. Au camp de Gurs,la grande majorité n'avait pas un sou!...

Les services des Postes (P.T.T.) sortirent une série spéciale de timbres pour les camps de réfugiés espagnols. Chaque timbre portait l'effigie de la République avec la lettre "F" au milieu .

VIE RELIGIEUSE

Quant au problème religieux,dans l'ilôt A (camp Basque) fut édifée une chapelle en bois où le père Piraqui,curé basque,disait la messe le jeudi et le dimanche. Les fidèles qui suivaient les offices étaient en général Basques mais aussi Castillans. Il n'y avait dans tout le camp que cette chapelle.

RELATIONS AVEC L'EXTERIEUR

Nos relations avec l'extérieur étaient pratiquement nulles.On institua un service de visites qui fonctionnait journellement.Ceux qui recevaient des visites étaient les rares gens heureux...Le camp était isolé de l'extérieur par un double réseau de barbelés et placé sous la surveillance constante de soldats et de gendarmes. Longeant le camp, passait à quelque 80 mètres la route d'Oloron. Mais le stationnement des véhicules et des passants était interdit.

Les offres d'emploi étaient annoncées par les hauts-parleurs du camp. A cet appel et selon les emplois, les demandeurs étaient réunis dans un baraquement situé près du Commandement français. Là venaient les différents patrons et propriétaires terriens. Il s'y déroulaient des scènes réellement dégradantes sans aucun respect pour la dignité humaine. Les hommes étaient soumis fréquemment aux mêmes procédés que les animaux dans les marchés aux bestiaux: on leur palpait les muscles,on leur faisait ouvrir la bouche, etc...Ces pratiques engendrèrent des protestations de la part des réfugiés et un refus des offres d'emploi.

Par l'intermédiaire du Gouvernement basque en exil,on installa dans l'ilôt "A" un atelier avec des machines pour que les hommes puissent faire leurs preuves dans différents métiers, en général dans la métallurgie. Cet atelier occasionna de nombreuses frictions dans le personnel basque,dues aux méthodes franchement discriminatoires qui y étaient pratiquées: les hommes ne quittaient pas le camp pour prendre un emploi en fonction de leur qualification professionnelle,la sélection s'effectuait sur des critères politiques !...

INADMISSIBLE PRESSION : "L'ESPAGNE ou la LEGION!"

Au cours du mois d'août 1939,nous fûmes l'objet de pressions brutales et de menaces. Une délégation française de militaires et de civils, bien fournie,se présenta dans le camp. Elle s'installa dans l'ilôt "A",baraquement n°1. Une liste en mains, ils nous appelaient l'un après l'autre et nous mettaient devant le dilemme suivant:-"En Espagne ou dans la Légion"! C'était vraiment un tribunal devant lequel des centaines de réfugiés cédèrent.Les uns s'engagèrent dans la Légion, d'autres rentrèrent en Espagne et certains, parmi ces derniers, furent fusillés par les Franquistes. Ces pressions et ces menaces devinrent si intolérables qu'une violente protestation de tout le camp se produisit et obligea cette dite commission à mettre fin à ses desseins indignes. De toute manière, pas un seul jour,les hauts-parleurs ne cessèrent de faire de la propagande pour ce dilemme: "En Espagne ou à la Légion!".

SEPTEMBRE 1939: CAMPS DISCIPLINAIRES ET COMPAGNIES DE TRAVAIL.

A la déclaration de la guerre,nous notâmes un changement extraordinaire dans la vie du camp: la nourriture empira en quantité et en qualité! Régulièrement,des détachements de policiers en civil faisaient apparition dans le camp et emmenaient ceux qui étaient signalés comme "dangereux". Ils étaient regroupés dans des camps spéciaux disciplinaires ou dans le célèbre fort de Collioure (P.O). Les appels

au volontariat pour le travail furent arrêtés et, à partir de cette date et sur communication officielle, furent créées les fameuses Compagnies de travail. Elles comprenaient 250 hommes et avaient à leur tête un chef espagnol, en général un ex-chef de l'Armée républicaine. Mais le véritable commandement était exercé par les Français, avec un peloton de soldats et un autre de gendarmes.

Moi, je quittai le camp dans la 18^e Compagnie en janvier 1940. Notre départ

s'effectua dans des conditions déplorables avec, pour tout bagage, un imperméable en caoutchouc et une paire de souliers, en caoutchouc également, envoyés par les services du gouvernement républicain espagnol à PARIS (S.E.R.E.), sans aucun petit linge, les pieds couverts de vieux journaux, enfermés dans des fermes abandonnées, sans autorisation de quitter le village, sans salaire... Beaucoup de promesses n'étaient pas tenues! Personnellement, j'ai vécu cette période à MONTREUIL-BELLAY (Maine et Loire). On nous occupait à la construction d'une usine de poudre, dans les emplois les plus durs.

Sous la contrainte et dans ces conditions, des milliers d'hommes quittèrent tous les camps, y compris celui de Gurs, pour tous les coins de France.

Dans la période postérieure à l'armistice de juin 1940, c'est-à-dire l'occupation de la France par les Allemands, le Camp de Gurs vécut une nouvelle activité que j'ignore entièrement.

PARIS, FEVRIER 1976